



CULTURE

GROS PLAN SUR MAX LINDER

AU THÉÂTRE DU ROND-POINT, JÉRÉMY LOPEZ INCARNE MAGISTRALEMENT CE PIONNIER DU CINÉMA. UNE SORTE DE CHANT FUNÈBRE POUR UN DESTIN PATHÉTIQUE ET CHAOTIQUE.

ANTHONY PALOU apalou@lefigaro.fr

Sur l'écran, à la même époque, Chaplin a créé le vagabond en guenilles, Linder a inventé le gentleman en frac. D'un côté, le type qui se gratte la tignasse et fait des moulinets avec sa canne, de l'autre le gars qui recentre son smoking et lisse sa moustache. Deux fa(r)ces d'une même pièce et dans les deux cas, l'incarnation d'une certaine élégance. Chaplin lui doit beaucoup. Jérémie Lopez, de la Comédie-Française, seul sur la scène dépouillée seulement éclairée par une petite lanterne, incarne cet étrange Max Linder - né Gabriel Leuvielle - qui nous parle d'outre-tombe.

Il est là, au début, recroquevillé, nu dans la pénombre du pays des morts. On dirait un insecte traqué. Péniblement appuyé sur ses deux mains, le visage pris dans un rai de lumière, l'homme parle et ses premiers mots annoncent la couleur sépia : « Ici, j'ai mis du temps à me souvenir que j'avais été célèbre. Adulé, aimé par des foules parlant toutes les langues, qui se tournaient de rire devant le spectacle de mes acrobaties burlesques. » Sa langue était universelle, c'est le rire espéranto ; quant à son nom, on le connaît bien, on peut le voir encore aujourd'hui sur les grands boulevards, il est celui d'un illustre cinéma parisien.

Relique outragée par l'ingratitude du temps

Une heure vingt durant, l'acteur déchiré racontera sa vie et Dieu sait si elle fut drôlement et tristement chaotique et Lopez - s'habillant peu à peu, caleçon, marcel blanc puis chaussettes et pantalon noir à bretelles enfin chemise et gilet blancs et bien sûr veste

queue-de-pie, chapeau claque et canne à pommeau -, comme s'il renaissait au fil de son histoire, s'adresse à Maud, sa fille de 16 mois, l'âge qu'elle avait lorsque son père s'est suicidé le 1^{er} novembre 1925, Jour des morts. Pauvre Linder.

L'époustouffant Jérémie Lopez dresse haut la voix tragique de ce génie du comique. Il mime, grimace, se contorsionne, tombe, se relève, glisse, hurle, chuchote, susurre. Un pantin, parfaite silhouette, qui raconterait sa vie devant un mur, vieil écran délabré suintant un passé lavasse, sur lesquels, parfois, des images mitées, trouées, se meuvent. Il y a l'enfance pas facile en Gironde. Un petit frère Gérard un peu idiot, un grand frère, Maurice, méchamment abruti par l'alcool - qui enterrera les bobines de Max après la mort de ce dernier -, un père Marcel qui méprise le métier de comédien et le cinéma, enfin la mère Suzanne, bigote, noire comme une corneille. Jérémie Lopez excelle dans le contrepoint et le spectateur ne cessera d'être surpris par ses changements de rythmes, de tons.

Tout au long de ce que l'on peut appeler un chant funèbre composé à la manière d'« un poème théâtral », Lopez joue magistralement l'homme détruit, dépressif, rongé de l'intérieur. Il incarne cet être boursoufflé d'orgueil et de jalousie. Mais comment ne pas avoir de compassion pour ce naufragé, cette relique outragée par l'ingratitude du temps. Il était bon de revivre ces années où Max était une gloire riche à crever, à se taillader les veines dans une chambre d'hôtel à 41 ans. De là-haut ou d'en bas, Max peut être fier de Jérémie Lopez. ■

Max, Théâtre du Rond-Point (Paris 8^e), jusqu'au 9 octobre. Tél. : 01 44 95 98 21. theatredurondpoint.fr

